

Corsica 2012



Au fil de mon iPlume

Samedi 15 septembre

Au commencement. Puis départ de Toulon. Lever 5 heures : au radar, bien sûr. Avons coupé la traversée par deux heures de sommeil. En cabine. Puis, une longue route vers Bonifacio, ses strates de calcaire blanc. On dort au chalet de Pertamina, notre camping. Le lendemain, messe à St Érasme sur le port. Guinguette à Rondinara. Un souvenir ? Pas sûr. Un vent insistant rafraîchit la mer et il y a plus de monde que prévu. Durée des bains : cinq minutes, la mer doit être à 21°C : rien à voir avec la Riviera. Trop lasse pour me déshabiller, enfiler mon maillot, sentir le sable sur la peau. Rentrerons déçus... pour apprécier le joyau du camping en Septembre : la grande piscine chauffée, une dizaine de personnes : couples, bébés, étrangers, français du Continent. Cafétéria.

Après le pique-nique de midi, à 21 heures, après une heure de bain nocturne, je m'effondre sur le Guide vert. Douze heures non-stop. Un silence complet dans ce camping de fin d'été.

Lundi seulement : comment le temps passe-t-il hors de chez soi ? Je ne sais. Le matin je potasse quelques notions oubliées sur ce qui n'est pas mon pays, mais cette fois, je mêle au souvenir de Denise une vraie corse - Elle - celui de mes deux tantes encore en vie, et de mon grand-père maternel, de Moncale, introuvable sur les cartes touristiques. Pierre-Paul Orsini. Depuis le départ de Jean-Claude, personne pour me parler de lui...

L'après-midi, les îles Lavezzi, splendeur bleu profond, vert incroyablement émeraude, et ces roches à peine plus hautes que celles de Ploumana'ch mais étendues empilées à la va-vite depuis des temps lointains, sur des centaines de kilomètres. La plage la plus proche du débarcadère est transparente, l'eau avenante : 22°C sans doute. Le bord est ourlé d'algues séchées et collantes : l'on cherche un coin d'ombre, rien. Il faut se faire sécher pour éviter le sillage glacial laissé par le bateau. Une heure de traversée, réfrigérée, au milieu des îlots chics des riverains, sur des reliefs entassés, déchirés par la mer. On aperçoit pelouses vertes, golfs, maisons immenses : celles de Claire Chazal, de Caroline de Monaco, la jet-set comme partout. Une sorte de casse-croûte sur le port : tout "pays", depuis le loup grillé jusqu'au sorbet de myrrhe. Il y a bien du monde en cette saison sur cette pointe d'île !

Mercredi 19 septembre

Hier, Bonifacio par le petit train des jeunes, des poussettes et des seniors. Vue plongeante sur la crique naturelle qui sert de port, l'envol des voiliers, dans l'écume cristalline, mêlée à l'odeur du fuel des vedettes touristiques.

Stupeur devant les escaliers minuscules des maisons locales, de vrais coupe-pieds, seuls accès aux maisons vétustes, tout en hauteur, bordant de leur obscurité les ruelles bondées de touristes, ici pour un jour.

Moules-frites dans un estanco, bondé lui aussi. Il fait chaud, et le peu que je monte, je le fais avec des jambes en béton. Sur le port, je fais craquer Bernard pour une chemise Blanc du Nil. Moi, je craque sur plusieurs articles dont il n'est pas certain qu'ils soient « égyptiens », encore moins pur coton.

Nous avons eu le temps, dans la ville haute de nous recueillir dans la chapelle de la Ste Croix, lieu où l'on vénère en principe un morceau de la Sainte croix du Christ. Mais plus encore : l'image de Padre Pio.

À quelques centaines de mètres, l'antique église des dominicains : un autel en marbre incrusté aux couleurs d'un gemmail. Une odeur de salpêtre, des chars baroques de 800 kg, destinés aux processions, surmontés de 7 ou 8 personnages peints, aux corps torturés, vivants : j'aurais aimé participer à l'une de ces sorties : mettre dans les rues brouillonnes, une pieuse réalité, cachée aux sots et aux puissants !

Le soir au crépuscule, la piscine chauffée nous attend, le muscat de la détente, la lecture d'Amélie Nothomb sur un air de guitare. Le silence ! Pour UN SILENCE...

Jeudi 20 septembre

Réveil tardif sous un ciel nuageux. Je finis Amélie, un livre piquant, original, sans grandeur. Et recommence Angèle, ange redoutable de mystères et de mystique ; ses révélations, qui la conduisent hors de son propre esprit, déjà lorsqu'elle peut en partie les dire, nous anéantiraient, pour peu qu'elle puisse les transmettre. Mais de l'obscurité divine ne sort rien pour nous. Je comprends, je crois, cette présence inaperçue de plénitude, en tous les coins du créé, jusqu'au fond sans limite des blasphèmes, de l'horreur, jusqu'à l'Enfer.

Pour le moment, Bernard travaille seul la Boussole, thème de l'année, lors de notre retour. Et décidés à profiter - sans excès - de la nature sauvage, solitaires,

nous partons vers Palombaggia : la plage rêvée, idéalisée, de nos lointains souvenirs. Un voyage avec les trois derniers enfants, 15 ans peut être, peut-être moins !

C'est toute la splendeur de l'île, sur le velours d'un sable très doux. Devant nous, miroitant sous le soleil de midi, des centaines de vagues s'échouant en un rouleau d'écume, comme un ourlet décoratif. Des éclats dans les yeux, le soleil sur la peau, et à l'infini, les vagues, ou plutôt une houle apaisante, turquoise, d'un turquoise à nul autre semblable, en harmonie avec le bleu pastel de là-haut, et le blanc effiloché des nuages. Le bonheur inconnu de nous tous doit avoir ressemblance avec cela.

- Quel nom ? L'as-tu oublié ?
- Oui, j'ai oublié une fois de plus, comme toujours : des cumulo-nimbus ou des familles de lenticulaires ? Il faut avoir les pieds sur terre, et non la tête dans les nuages, si l'on veut les reconnaître, en fait les adopter.

Ces "merveilleux nuages"... Ni Baudelaire, ni Sagan n'en disent plus. Je me retrouve seule sur la plage, enfin avec une trentaine de couples. Le temps de leur jeter un regard amicalement critique. J'observe quand même leurs anatomies. Allongées ou en balades pieds dans l'eau.

Le bilan est restreint et répétitif.

- De 20 à 30 ans : silhouettes attrayantes. Point de graisse disgracieuse, d'ailleurs leur pique-nique est léger, comme sorti d'un catalogue Bio.
- De 30 à 60 ans : RAS.

- De 60 à 80 ans : une tranche d'âge très présente en cette fin de septembre : des corps travaillés par le temps, les dîners entre amis, le stress des mauvais jours, le vieillissement des articulations.

Au fait, peut-on échapper à ce destin ? Et moi, alors ? Le soleil brouille les idées ; et après tout, qui me demande de retrouver le look des années évanouies ? J'ai bien l'âge qui commence par 6, mais heureusement, une réponse satisfaisante à la métamorphose de mon corps de 30 ans en celui d'aujourd'hui. Six enfants, les nôtres, la chair a dû les porter. Il en reste bien quelque chose non ? Plutôt ces « quelqu'uns » que vous êtes devenus, une fois détachés de mon corps, une si longue histoire. Et, maintenant je polis l'histoire de l'accordéon : enflé, gonflé, dégonflé au fil des airs joués.

Peut-on réparer un accordéon dont les plis sont usés ?

Cela doit valoir de l'or ! Certaines femmes vieillissent essentiellement de la vie qui les a traversées. Cela n'exclut pas, malgré tout, en même temps, les petits dîners, le stress, les articulations pour que tous soient égaux devant l'infortune incontournable. Ne faut-il pas qu'un jour la beauté se replie à l'intérieur de chez nous ? Et ce doit être maintenant. La beauté extérieure s'exhibe sur le sable, la beauté intérieure : il la faut deviner. Seule avec l'étendue d'émeraude : pas tout à fait. Là-bas, très loin au niveau de la dernière balise, je guette le mouvement des palmes qui s'agitent pour plonger, un tube noir remonte à la surface. Quelques minutes, puis plus rien... sauf une inquiétude tout à coup. Une pensée violente, pour plein d'images qui ont à peine le temps de défiler.

Je me méfie brusquement de cet homme au sourire si doux qui pose pour la photo, ses petits-enfants dans les bras. Le cours du temps a tout juste gommé l'excès de ses passions qui doivent sommeiller sous une tonne de bouquins, entre

la logique de deux cours. Bref, je ne le vois plus dans le scintillement des vagues en plein midi. Au-delà de la dernière balise ? Carrément entre deux eaux ? C'est cette vieille histoire du requin tant de fois remémorée qui commence à se dérouler, quand il arrive, trempé, masque et palmes à la main, tout à fait à ma gauche. Il a dû dériver, l'eau si pure est bien agitée de courants à hauteur d'homme.

Tout paraît de nouveau sans histoire. Il le faut, dans cette île de Beauté où rien n'est surveillé : ni plage, ni camping. Les rues, à peine. Il faut y être décidé, rapide, marcher droit en suivant l'incitation de l'emblématique tête de maure, belle, fière, autonome. Le sol du pays se dérobe sous nos pas qui s'enfoncent dans le sable tiède. Que faisais-je ce dernier mois, abrutie, indolente, écrasée de canicule ? Oui, un texte inachevé auquel je tiens. Mais, c'était le mauvais plan ! J'aurais dû revoir mes classiques favoris, soulevés de passion et de mort, dans le parfum entêtant du maquis corse : Colomba, Mateo Falcone, la plume dense de Mérimée. Et le naufrage de la Sémillante, près des Îles Lavezzi. Nous n'en saurons que quelques extraits sous la plume de Daudet, dans l'indifférence bruyante des touristes... Je regrette.

Lors d'un précédent voyage, j'avais fait le plein de Napoléon : sa vie, sa mère, ses femmes. Et partout - aujourd'hui partout contesté, - son extraordinaire génie. J'aurais fait mienne l'exclamation de Hegel, apercevant son grand homme, je crois à Iéna : « j'ai vu l'âme du monde à cheval ». Il nous faut bien laisser les carnages, les ruses et même la volonté de puissance, lorsqu'elle n'est pas à notre échelle. Me restent en tête les accents magiques des chants corses : mais je les ai entendus... en France ! Touristes nous-mêmes, nous n'aurons connu que l'île des touristes. Pour l'instant du moins.

Pertamina Camping : « *U farniente* »

On peut rester dans ce camping, tous deux dissimulés dans notre chalet de bois, parmi les cactus géants, le thym peut-être aussi le serpolet.

Hier, Porto-Vecchio nous a déçus. Ce matin, farniente programmé, avant de découvrir une autre perle : Santa Julia. Une crique immense, bordée de rochers roses et de pins parasol. L'atmosphère est calme, si calme. Bien sûr, les couples ont des iPhones, mais plus raffinés que nos vieux transistors.

Passée la barrière noire d'algues sèches, tout est comme hier. Non, la mer moins profonde, l'émeraude des vaguelettes plus fade.

Puis Palombaggia : déjà un mythe.

Du petit fauteuil bleu, je regarde seulement les baigneurs. Ils en font des chichis pour entrer dans une eau à 25° ! Un sauna... Ils restent quelques minutes, et surtout ils nagent mal. La brasse, même pas coulée, les bras le long du corps. Une exception, pourtant, un crawl arrière qui bat l'eau en mesure. Je dois être la seule à admirer la performance, je sais ce que coûte l'exercice. Pauvre de moi, j'ai mis au point une avancée sans gloire, qui tient de l'indienne pour les bras et de battements inégaux pour les jambes. Concession aux oukases de mon chirurgien des genoux lequel m'a interdit les mouvements meurtriers de la bonne vieille brasse. Les petits matins sont frais.

Une pointe vers 16 heures : 27°, 28° ?

L'Automne a dû commencer ici aussi, à l'extrême Sud de la France. Nous pensons bien à tous ceux qui là-haut ont remis les impers et les chaussures étanches. Et puis, dans le grand silence de notre habitation provisoire, l'iPhone

nous informe de tout : du temps, mais aussi des stupidités habituelles et cette fois risquées de Charlie hebdo. L'actualité nous rejoint : on sera à flots pour ne pas être "has been", en repartant sur la grande bâtisse de Corsica Ferry en direction de Toulon. Plus tard.

Peu d'humour aujourd'hui. La piscine nous a réchauffés. Un léger vent coulis nous a, de nouveau, refroidis. Comment un si faible écart de température peut-il nous affecter ainsi ? Et cela chaque moment de la journée ?

Je ne sais. C'est la première fois que je ressens si fort ces contrastes.

Dans le silence des trajets, et avec une légèreté passagère, - rien de mélancolique - je me souviens sans déranger le conducteur : que nous inventions jadis des ritournelles sans queue ni tête, des rimes arbitraires, des mélodies très sottes. Simplement pour rire et souffler dans la bulle qui devait nous attacher, nous protéger, nous faire vivre. Une sacralisation très peu conventionnelle de notre existence au futur !

Nous ne pensions jamais à de grands projets pour cette existence future dont nous ne savions pas le premier mot. Il n'y avait rien devant nous que la route d'Espagne : Burgos, Ségovie, l'Albambra, Aranjuez et tout là-bas, Jaén. Le contenu de la bulle est venu après joies et tristesses, deuils vrais, bonheurs aussi. De naissances, en renaissances.

Au fait, il y a de cela 45 ans. Sûr, on ne peut pas entonner les mêmes chants toute une vie. Le silence de la voiture n'est pas même bruisant de nos pensées cachées. Je crois que nous méditons tous les deux.

Vendredi 21 septembre

Un ciel bleu, sans nuages : je n'aurai pas à répondre de leur anatomie, de leurs formes, ni de leurs noms ! C'est cette intensité de bleu qui doit donner à la mer ses couleurs merveilleuses : bleu profond, taches de lumière, kaléidoscope émeraude. On se baigne dans les motifs soyeux d'une étoffe aux tonalités savamment dégradées.

En bateau sous la citadelle de Bonifacio, sous les strates feuilletées des falaises de craie blanche, dans les grottes de fantaisie où l'on reconnaît la Corse, le chapeau de Napoléon, le grain de sable immobile redessiné par le vent et la mer, enfin, partout où nous sommes, nous suivons complices le jeu multiple des appareils photo, top comme leurs détenteurs.

Évitons de penser aux milliers de blogs performants aussi bien qu'inutiles qui seront quelque part demain sur Internet : cela pourrait créer en nous une angoisse médiatique paralysante, la tentation de ne plus rien capturer de la Nature ou des villes qui s'étalent au grand jour de Londres à Tokyo. Aujourd'hui donc ciel, mer, criques. Au loin, la Sardaigne tout en brume et montagnes voilées. Il faudrait se préoccuper aussi de cette île si proche, inconnue, l'apprivoiser un peu.

Mais, d'abord, la Corse.

En un court laps de temps, j'ai relu avec la même émotion que jadis Matéo Falcone, et la douceur de l'eau n'a pas étouffé mon admiration, et la stupeur qui saisit quand on s'avise de définir, pour le dire vite, la rude fierté corse. Vers 18 heures, la piscine chauffée, délavée, décolorée et peuplée : « la cerise sur le gâteau ». Rarement, douceur supplémentaire, ce gâteau a un léger goût de wifi. Bref de suave connexion.

Samedi 22 septembre

La côte Ouest

Nulle ! Absurde ! Quelle idiote d'avoir emmené avec moi, par mégarde, le court essai de notre illustre philosophe Onfray sur les voyages. Je ne connais de lui que des titres vengeurs, style l'Athéologie ; des récits poisseux, comme « Le ventre des philosophes ». Il est connu, trop connu quand on sait la chiche ampleur de ses méditations. Et le voilà, avec moi, sous le parasol, en pleine plage ouest, ventilée et déserte avec cette fois un style plat comme un étang sans profondeur... D'accord pour les trouvailles du début : la place du subconscient dans le choix d'un pays à découvrir. Pour les accumulations stylistiques évoquant les espoirs et désirs avoués des grands du voyage. Mais, jamais un touriste lambda, bien sûr, uniquement les plus grands de nos poètes voyageurs.

Malgré tout, sous l'air habituel du Candide perce l'homme de lettres - plus d'ailleurs que le philosophe. Un peu décalé, Onfray quand il nous égrène : bloc-notes, cahiers, grimoires, les multiples supports sur lesquels nous immortaliserions nos voyages divers. Il me semble que désormais la photo sans texte, au mieux située dans son contexte, est le souvenir standard vite anéanti par celle qui doit venir. Le poème, l'écrit, est-ce ce qui est le plus proche de la diversité rencontrée ? Pas sûr. Que le moi soit l'exclusive recherche des transplantations lointaines ? Je ne sais. Personnellement, je crois désirer l'ailleurs, la diversité, les facettes de la réalité qui se dessinent dans l'Autre. Pascal a raison : le divertissement sert bien à se divertir, et le voyage appartient à cette classe-là : se détourner d'un pauvre moi, limité, étriqué, haïssable.

Puis, n'étant pas auteur sophistiqué de mon œuvre-pour -autrui, je ne vois pas l'utilité de compresser mes souvenirs, de leur trouver un axe stable, à répéter à l'infini pour en faire une conversation, l'espace d'un dîner mondain, puis peut-être, bien sûr, un livre !

Le journal corse, au fil de la plume, c'est sans anecdote à la Colomba, sans exploit glorieux : seulement le bruit des vagues, les choses minuscules au jour le jour. Une parcelle de notre vie ! Alors, il n'y faut pas changer un iota, c'est clair.

Dimanche 23 septembre

Les cloches de Porto-Vecchio. Église St Jean Baptiste, avec la confrérie des chanteurs corses. A trois voix. Beauté abrupte, solennelle des cantiques. L'église est bondée. J'ai aimé par souvenirs issus de loin : le trompe-l'oeil de l'abside, la cohabitation des saints de plâtre, une fois encore, Sainte Lucie présentant ses yeux offerts dans une coupe. Adoro te Domine. En dialecte corse, en latin ou en italien ? N'importe. La grande hostie consacrée demeure au milieu des fidèles avant d'être replacée dans le tabernacle. Si pauvre est la prière personnelle, la présence des chants l'avive et la maintient. A toutes volées carillonnent les cloches puissantes de l'église en granit, au dessus des cafés, des ruelles feutrées, des touristes en quête de "têtes de maure", du centre de la ville jusqu'aux confins des ports.

Santa Giulia : Impossible de mémoriser l'orthographe des plages. Toutes en i-o-a. Trois syllabes, plusieurs graphismes sur les rares panneaux. On ne sait pas très bien où l'on est. Mais on y est royalement bien. Pour lire (du facile), pour discuter (un peu) et surveiller les quelques enfants hors âge scolaire.

Nous nous prêtons volontiers à ces activités au ralenti. Rien. Que les pizzas des cafétérias, la finesse du sable et la douce fraîcheur de l'eau quand le vent est tombé. Tard le soir aujourd'hui, le soleil est encore brûlant.

Le chalet du camping n'est guère habité. Dormir, petit déjeuner, retour à la nuit... Dommage ! Son implantation est superbement typique : toute la végétation de la Provence, les eucalyptus en prime. Les nombreuses percées de ces bouquets d'arbres et d'arbustes abritent tentes, bungalows, chalets.

Pour sûr, si l'on compressait tous les troncs de notre pinède aixoise, l'on obtiendrait un centième de l'espace qui nous environne. Et le silence nous enveloppe à tout moment : un lieu, dira-t-on, pour penser. Voire ! La piscine, elle, bouillonne, tiède, écumante. C'est l'annexe rêvée de la mer pour les touristes : c'est tout. Pour tant d'heures à jouer les poissons, pas le plus petit rite de purification. La détente, l'anti-stress, le plaisir pur ! Les touristes ? Ici, on les côtoie sans vraiment les identifier. L'eau captive est pudique. La plage un peu plus relâchée, juste un peu. Les touristes - depuis le temps que je ne les croise que dans les églises et les musées - je les avais oubliés.

En quelques années, à notre insu, subrepticement, ils ont bien changé ! Un mimétisme obligé les téléguidé. Très intéressant, sur le plan sociologique : ELLES sont toutes en pantalons, basta la robe ! Les cheveux à la garçonne, dès la quarantaine. EUX ont emprunté à leurs amies ou compagnes, le corsaire pantalon court et de préférence, blanc. T-shirt ou chemises rouges. Pourtant personne d'un pays l'autre ne s'est donné le mot. La pléthore de jeunes couples-un-bébé réjouit l'observateur des mœurs contagieuses.

Elle fume, tiens ?

- « Prends des photos ! » Il le lui dit, elle le fait.

Lui porte l'enfant dans ses bras, ou sur ses épaules, partout : rues, cafés, bateaux, plage. C'est très mode ou tendance. En tous cas, cela vieillit nos théories en principe intemporelles. Pas tant que ça pourtant, puisque en peu de temps, elles sont devenues obsolètes, et nous avec.

Lundi 24 septembre

Sous le ciel plombé d'Aléria, une cabane en bois gris, égayée de parasols mauves. Les vagues déferlent, illogiques, creusant le sable gris cendre. Leurs rouleaux m'épouvantent.

Qui sait si derrière ces flux qui viennent de très loin, ne gît pas une carcasse de bateau échoué depuis des siècles, entre deux rochers de granit ? La mer, couleur gris-vert de mon habit de sport, il faudrait la redire de multiples façons, éparpillées de souvenirs incertains. Parler d'une anse, au bout du monde où disparurent Paul et Virginie. Que disait donc l'auteur de ce naufrage, à mi chemin, entre rêve et réalité ? On écrivait bien, jadis. Et tout me serait utile pour décrire nuances ou désastres maritimes. Il faudrait relire aussi Victor Hugo... à condition de ne pas viser l'alexandrin.

Trop tard : le Saint Gérand a coulé. Paul s'est noyé en une course folle pour rattraper le navire. La blonde Virginie a disparu dans les tourbillons. La culture étroite a séparé les purs enfants de la nature, toujours sûre d'elle-même. Sous le soleil brûlant du Cap Maléreux, lieu mythique du roman, il ne reste que la mer turquoise et nos enfants, masques et palmes nageant sans souci. Mais, ensevelis dans un bosquet du "jardin Pamplemousses", près de l'étang des nénuphars géants, on peut apercevoir deux tombeaux désertés. Sur l'un est inscrit Paul, sur

l'autre, Virginie. Bien peu de nos enfants ont parcouru ce livre, doublement tragique et pédagogue. (C'était il y a des lustres, à l'île Maurice).

Sans doute sont-ils d'un autre élément que le mien. Air, Eau, Terre, Feu. On ne choisit pas le sien. Il se révèle au cours du temps, au fil des expériences, des goûts, ou dégoûts, des rêveries aussi. Bernardin de Saint-Pierre voulait bien sûr édifier son siècle, et la suite des âges. Il me semble qu'il a davantage peaufiné un style adapté aux remous de la mer.

A 17 heures, nous arrivons, à près de 900 mètres, chez nos amis dans Santa Lucia, à quelques lieues de Corte.

Mardi 25 septembre

Un village de charme, sur un piton rocheux. La maison est accueillante : par contre, on assiste muets, à la mort du village, enfin d'ici quelques années. La route s'ouvre, comme autant de fenêtres, sur des pentes vert dru, qui dévalent très vite au centre de la Corse. Quelques villages, à travers une brume de chaleur : on imagine les habitations chic du Lubéron. Mais Dominique qui vit ici depuis longtemps, une dizaine d'années, nomme un à un le nom des habitants. La liste est brève : 9 ou 10 vieux, revenus dans leur village natal après un mariage sur le continent, dans l'armée, le plus souvent. Les femmes corses ne veulent plus vivre la dureté quotidienne de l'île, les 9 enfants, le lavoir, le travail des champs, quand les pentes sous nos yeux, étaient ensemencées de blé, et que les moulins tournaient. De ces histoires, rappelées par le vieil ami Piero, je suis toute remuée. C'est à peu de choses près, la trajectoire de notre grand-père. Les ressemblances : une épouse niçoise, l'armée, puis l'installation définitive en Touraine. Il y eut pour nous une mise entre parenthèses de cet ancêtre, pourtant si proche. Nous l'avons raté de peu, ne l'ayant pas connu dans les murs où il vivait et où nous avons grandi.

Je n'ai jamais su pourquoi, maman si attachée à ses parents, à son père surtout, n'avait jamais fait le moindre effort pour nous faire connaître et aimer la Corse ; ce sujet semblait presque la gêner. Elle savait parler d'autre chose ! Et se disait tourangelle. Invariablement. Avec le recul, je crois que sa résistance dans l'adversité comme sa foi inébranlable venaient d'ailleurs. D'ici même, enfin ... du village voisin.

Mercredi 26 septembre

Santa Lucia



Un village au point mort : sur les crêtes, des chevaux sauvages sans lieu, sans maître. Des taureaux en liberté, des sangliers partout qui ruinent les récoltes des petits jardins. La chasse est ouverte, on entend des coups de feu... Il faut faire taire son imagination, surtout !

Les châtaigniers eux même ont la maladie. Pour un vaillant, deux carcasses de bois morts déchiquetés.

Le reste explose de grosses boules épineuses, derrière les clôtures de ferraille qui en évitent l'accès. Ça, et les histoires de Piero, heureux d'être accueilli ici, veuf

inconsolable, après 40 ans de mariage : une mélancolie, emportée par les rafales de vent et dispersée le long des pentes feuillues. Vers la Restonica, nous suivons ou croisons des dizaines de voitures, sur une route étroite où deux vaches ne déambuleraient pas de front.

D'un côté, le précipice ; au fond, une rivière ou plutôt un torrent de montagne qui prend sa source d'un lac perché tout là-haut, où montent les touristes chaussés pour la haute montagne. Le ciel est couvert, le vent de plus en plus frais : j'aurais aimé la vue, si l'an passé nous n'avions traversé les gorges du Dra, dans le Sud marocain. Là-bas, les couleurs chantaient.

Ici, l'on devine les plissements du granit, les millions de siècles, sans doute pour déchiqeter les sommets en aiguilles acérées. On aime les tons de vert par coulées entières, une grande diversité de pins, sapins, piqués à même le relief.

Le Mont-Blanc a sans doute depuis mon enfance, trop marqué ma perception des montagnes. Elles me laissent atone, vide de sensations, d'autant que je ne peux plus rien y faire, sans risquer de m'abîmer les genoux. Un salut quand même aux glaciations qui nous ont laissé cette beauté dure, profonde.

Un canyon de roches roses sous le soleil !

Certes, je n'ai jamais eu à m'affronter à la mer de manière sérieuse, je puis donc l'idéaliser. Le pittoresque des grands monts ne m'a guère touchée. Je le laisse aux géologues. Pour l'instant, je serais prête à écouter avec admiration toute l'histoire de la Restonica, l'esprit ouvert à toutes les péripéties qui ont tracé le profil des paysages qui m'échappent.

En comprenant mieux, je saurais davantage admirer. Sans doute.

Corte, à partir de Santa Lucia di Mercurio

Les produits traditionnels corses (saucisson, coppa, miel, canistrelli) sont aussi encapsulés dans les vitrines du Géant Casino que les histoires locales dans le bruit des musiques du continent, ou les annonces de pub via les télévisions. C'est clair : les histoires contées, embellies ou dramatisées dans la grande salle commune, données à entendre à toute la famille, ne subsistent que dans quelques mémoires. Alors, comme il est précieux, le vieux Piéro, de les raconter non comme des histoires mais comme la vie elle-même. Et qui vérifiera ? Qui lui fera remarquer que c'est peut-être un peu trop fort, un peu exagéré ?

Jeudi 27 septembre

de Santa Lucia à Porto

Par une route en lacet ardue et dangereuse. Nous traversons des montagnes de granit, dépouillées, étouffantes sous la pluie monotone, les nuées cotonneuses, l'air soudain frais. Dominique nous aurait bien "gardé sur son caillou", dans sa grande maison, obscure comme un Riad, pleine de charme encore, avant la neige qui transforme la vie ouverte en ermitage, trop solitaire. Thierry est parti déjà pour de longs jours, et franchement, on ne peut imaginer plus disparate qu'une femme comme elle, dans un lieu si dépourvu de gens à aimer, d'activités à monnayer, jour après jour. L'air est pur dans les hauts. On jouit d'une bonne santé, lorsque les dépressions sont résolues et la tristesse estompée. Ou bien, il faut s'inventer un monde : ce qu'elle fait heure après heure, avec ses mandalas artistiques, de toutes tonalités : des beiges un peu éteints aux mélanges les plus audacieux. Des feutres sur papier maya, décors toujours renouvelés à partir d'éléments ressemblant au treillis de couleurs pour Pénélope, l'image sonne juste !

Les histoires, comme Piero les raconte : il faut en donner la trame avant qu'une "nouvelle Corse", de nouveau aquatique, de Porto à l'île rousse, ne nous absorbe.

Le Curé de Tralonca

Un destin tragique, une fin de martyr pour un malentendu meurtrier : descendu par les habitants de Santa Lucia, le pauvre, car il ne voulait pas changer l'horaire de la messe dominicale. Les paroissiens devaient marcher le long des sentiers pour rejoindre l'église. Ils arrivaient toujours trop tard: « La messe était dite » ! Puisqu'il ne leur servait à rien, autant l'occire !

La fierté du meunier

Là-bas, une ruine au milieu d'une végétation folle. Nous la voyons bien en suivant la main du conteur.

Quand ? On ne sait. Avant sa naissance, quand un seul moulin pouvait broyer le grain de toutes les familles du village. Un incendie détruit le bois intérieur de l'édifice. Un accident détestable sans doute, mais un vrai déshonneur pour le meunier désespéré, qui se jette dans le brasier plutôt que d'accepter ce qu'il voit comme une honte impossible à laver. Qui rira de la fierté et du sens de l'honneur d'un homme simple, sous prétexte qu'on ne le ferait pas, et que c'est un peu forcé pour nos esprits plus malins ? L'homme de bon sens dit en haussant les épaules : c'est l'histoire d'un corse. Alors ?

Cent ans après

Cette fois, notre ami est présent. Nous avons des éléments "objectifs" pour juger. Le curé de Santa Lucia, au moment de quitter ses paroissiens, leur avait fait

cette recommandation surprenante : “ Dans cent ans, vous ouvrirez mon tombeau, et vous verrez que mon corps est intact”. Cent ans après, Piéro étant membre du conseil municipal, on se réunit pour l’ouverture du cercueil. Mais devant l’opposition du Maire, il ne se passa rien. C’était trop compliqué d’annuler l’interdit ! Nous avons photographié la pierre tombale du bon curé, enterré juste au niveau de la première marche de la petite église de pierre, aujourd’hui fermée. Est-ce pour ce genre de raisons que les églises corses sont bien fermées dans les petits villages, sauf pour le culte des morts ?

François 1978

A quelques mètres de chez nos hôtes, une chapelle en pierre apparemment désaffectée. La partie gauche est dédiée à St. Roch, l’autre, une niche obscure ; quelques roses en plastique, et cette inscription qui nous émeut : « François, mort foudroyé à 20 ans en 1978 ». Transpercé par la foudre en voulant s’en protéger, les deux bras levés pour pousser la porte. On ne peut rien à l’heure ; son heure, elle sonna aussi pour son frère qui se jeta sous une voiture, se sachant atteint d’une tumeur cérébrale. Et depuis, chacun peut en attester : la pauvre maman fidèle à ses enfants et jamais consolée, se rend chaque jour, deux fois le jour, par tous les temps jusqu’au cimetière en contrebas. Une bougie y brûle en permanence.

La malédiction des fourmis

Elles sont arrivées par centaines, par milliers, de plus en plus, s’infiltrant partout, obligeant tous les habitants à fuir le village. Un sort ? Une punition ? Comme dans l’histoire du joueur de flûte d’Hamelin ? Bernard a bien insisté.

Jamais Piéro n'a répondu. Ce n'était pas de son temps. Ou bien il y avait une réponse interdite aux étrangers. Nul ne le saura.

Vendredi 28 septembre

Porto

Après une nuit paisible, au bord de la célèbre crique, troisième sortie en direction des calanches de Piana. Enlever les finales et prononcer "piane". La mer est agitée d'une houle agréable. On se laisserait bercer par la cadence s'il n'y avait les borborygmes croisés de l'équipage et des passagers. Que les falaises soient ocre et vert, les cavernes étonnantes : doublées de granit rose, dans le ton grenade, voire betterave, une incroyable symphonie de roches ne les émeut guère. Une vraie fantasmagorie pourtant ... tandis que les plaisanteries volent plus bas que les rares oiseaux rasant les vagues. C'est bête et bon enfant, comme l'on dit !

Mais il fallait un peu de silence pour récupérer de la route traumatisante Corte-Porto. Virages serpents, pervers pour de bon. Encombrés de vélos, motos, cars monstrueux. On ne prend pas son temps pour voyager ici : c'est la prudence qui gère le rythme des véhicules au pas d'un âne bâté. Non seulement les routes ne nous appartiennent pas, mais pas davantage aux autres. Spectacle toujours réjouissant, elles sont aussi bien aux cochons noirs, en tribu, qu'aux vaches solitaires accroupies, fières comme des sphinx, contemplant, au choix, les voitures ou la beauté du golf.

De temps à autre, surgis de nulle part, peut-être du maquis de moyenne altitude ou des sommets rocailleux, on croise les amoureux de l'île, les vrais. Chaussures de marche, bâtons norvégiens, matériel de camping. Le G.R 20. Il

faudrait regarder le tracé. D'ailleurs, peu importe : ceux-là ont senti battre le coeur de l'île, ont pu contempler la mer de très haut, toiser là-bas les foules de touristes, imaginer près de leurs tentes la vie cachée d'assassins fugitifs. En reste-t-il beaucoup ?

Pour bien des raisons, la Corse est sœur jumelle de la Réunion. L'une détachée du Continent, avec son identité propre mêlant terres et mer. L'autre surgie d'un volcan, en plein océan, mêlant intimement laves et cirques montagneux aux plages de rochers ou de sable noir. Et en plus de l'insularité, l'effort fait pour être indépendantes. L'une et l'autre île ont laissé croître un sentiment d'indifférence hautaine vis à vis "des pinzuti" ou "des "z' oreilles". Ils ne sont pas d'ici. Nos îles sont à nous ... indigènes pensées !

Ce soir, malgré la guitare flamenca, impossible de rendre compte de cette deuxième semaine. L'écriture du paysage est rapide et superficielle, décevante. C'est le parti-pris du journal qui est en cause : je n'ai rien voulu corriger des descriptions, ni des rêveries ou réflexions autour de notre voyage... Le résultat est clair, rapide, approximatif, un vrai quotidien écorchant les réalités. Je finis par me demander si je ne regrette pas de n'avoir pas fait une sorte de guide. Mais non, les boutiques en proposent d'excellents, le Vert, le Routard. Avec cela on connaît la Corse en vérité. C'est une demi consolation pour ce soir dans la fumée des serpentins chinois qui repoussent les moustiques du bungalow.

Samedi 29 septembre

Saints anges et archanges. Dans notre tribu, au féminin : Gabrielle et Raphaëlle. La nuit à l'Île Rousse n'en finit pas. Impossible de trouver le sommeil et somnolente, je me demande à moi-même comment faire pour ne plus être en veille. Tout y passe. Les heures aussi, jusqu'au petit matin brumeux et tiède. Il faut quand même vérifier le Guide vert : complet, scolaire, propre et net comme un dictionnaire. Le style manque de charme... les illustrations tristounettes et trop sommaires.

C'est ainsi que maintenant, avant de traverser les rails du petit train désuet pour plonger en pensée dans une mer déchaînée, je suis envahie d'un vrai regret parce qu'il n'y a pas de dessins dans mon guide, mais une fade description de la végétation. J'ai raté le plus typique de la Restonica, ses aulnes au feuillage collant et poisseux. Sans doute odoriférant.

Où reverrai-je des aulnes, si poétiques à prononcer, et riches de tout un passé littéraire ? Revenir au centre de l'Île me paraît de l'ordre de l'impossible. D'autres démarches seront sans doute à envisager...

Dimanche 30 septembre

Camping Bodri. L'Île Rousse. Bungalow

Hier, le petit port semblait dormir sous un ciel variable, orageux. Quelques baigneurs attardés sur la plage, juste là où finissent les cafés-restaurants et où commence la mer. Des maisons tout en hauteur, plus ou moins belles et là-bas, au loin, le Cap Corse, le bout des terres, où a choisi de vivre, larguant tout, notre amie marseillaise. Elle sculpte, écrit, paraît-il. On l'appelle "la dame qui marche"... Qui ou quoi a forgé pour elle, en elle, ce destin peu banal ? Sa curiosité naturelle a dû lui faire connaître des centaines de plantes ! C'est elle qu'il faut consulter pour

déterminer la figure des aulnes. Mais nous n'irons pas la voir. Son histoire nous écorche trop à vif. 17 heures : Il pleut sur le toit de notre tente enfin, de notre bungalow tout plastique, imitant le bois à merveille.

Des eucalyptus trempés descend un merveilleux parfum, tellement reconnaissable.

C'est Dimanche et nous montons au Monastère (ex) dominicain de Corbara. Quelques kilomètres de virages, un accueil en chants - pour les trois quarts de L'Emmanuel - d'hier, comme partout dans les paroisses. La communauté St Jean a remplacé les dominicains. Ce sont donc des "petits gris", qui géreront la liturgie. Je n'aime pas bien ce surnom très populaire dans l'Eglise, et ce matin, il me fournit des distractions absurdes. Deux frères sont noir ébène, deux autres très blancs de peau.

Dans l'ensemble, on retrouve le gris de leur habit, dans l'impossible mélange de leur teint. Avec tout cela, j'ai du mal à comprendre l'homélie du célébrant. Probablement allemand, très calé sur le lien de Moïse avec la seconde lecture. L'acoustique est médiocre... Peut-être est-ce pour cela aussi que la pensée du prédicateur m'a échappé. L'eucharistie n'en reste pas moins geste sacré. Par ailleurs, c'est toujours une joie personnelle de retrouver, partout ici, la figure de Saint Dominique et il faudrait me dire pourquoi c'est un des prénoms les plus populaires en Corse : Dume, familier, omniprésent.

Corbara, Calenzana, une courte étape, direction Moncale, vers ces souvenirs qui n'en sont pas vraiment ! Encore un petit village construit tout en hauteur. Impossible de supposer le nombre de ses habitants. La plupart des volets sont



clos, aucune vie, sans doute un village à l'abandon habité comme tous, quelques semaines l'été, par les enfants des Anciens.

La seule porte ouverte en ce début d'après-midi est celle de l'église. A 14 heures, sans surveillance, de nombreux lumignons allumés, au pied de l'autel, aux pieds des saints jadis les plus vénérés chez nous, c'est absolument impensable. Nous y restons un moment. L'architecture est simple : peu de percées lumineuses, un matériau de construction permettant une voûte aux arcades multiples. Mais on ne peut s'empêcher de comparer chaque élément aux pierres granitiques de nos

trottoirs de grandes villes.

Le tour de l'édifice nous permet d'égrener la litanie des saints. Seuls Ste. Lucie et St. Roch, très populaires dans l'Ile, ne nous sont pas familiers. Voilà au moins un lieu que notre grand-père a dû fréquenter. Sentiment étrange, jamais connu de moi, et donc qui n'a pas de nom.

Puis, suivant une coutume peu respectée chez nous, nous allons « visiter les tombes ». Très vite, dans un enclos du cimetière, caché sous des oliviers centenaires, Bernard repère non une maison-caveau mais une dizaine d'édifices, plus ou moins spectaculaires, plus ou moins fleuris au nom d'Orsini. La généalogie ne m'a jamais intéressée. Point d'indice pour creuser de très anciens sillons, ma seule connaissance est négative : mon ancêtre direct n'est pas ici, mais en Touraine, auprès de sa famille italienne, là justement où je ne peux pas aller, sous peine d'être écrasée de chagrin. Expectat Dominum, avec l'ensemble des miens.

Grâce au tracé du G.R. 20, nous trouvons une tonnelle ombragée sous les mûriers et les oliviers. Pas besoin d'ombre d'ailleurs. Le ciel est gris plombé. La pluie nous accompagne jusqu'au camping. Sous un pâle rideau de nuages, nous partageons le muscat Orsini avec nos amis éphémères, suisses allemands très sympathiques, nos voisins immédiats. Mêlant son français très correct, et notre allemand philosophique sommaire pour parler de la pluie et du beau temps, nous rompons l'isolement des jours passés.

Lundi 1^{er} octobre

Il a plu toute la matinée. Le 1^{er} octobre, jadis, était le jour de la rentrée des classes. Ici, c'est la clôture officielle de la saison touristique, certes avec suisses, allemands, et autres gens du Nord. Ils vont à la plage torsés nus et se jettent avec délice dans la mer toujours bonne, apparemment. Warm.

Du chalet, nous ne voyons plus la mer, confondue avec le ciel. Des ruisseaux entiers dévalent les pistes de terre du camping. Notre balade du jour : un immense centre Leclerc, un de ceux qui n'ont pas sauté. Ici, on est en sécurité. Tous les articles, ou quasi tous, viennent du continent. Un ami agronome nous a

certifié que les cochons “du pays” étaient élevés en Bretagne ! On paie cher pourtant leur tardive senteur du maquis et d’herbes corses. On est devenu méfiants, sceptiques devant les menus de plats typiques, comme le veau aux olives, et le magret de canard aux clémentines confites. Va pour les fruits, mais où, dans quel coin dissimulé, trouve-t-on ici des canards ?

Aucun moyen de savoir !

Alors, je reprends la lecture de Colomba, espérant l’avoir terminée avant de retrouver notre vie ordinaire. Nous sommes maintenant revenus dans une Corse romanesque bien sûr, mais emplie de nos stéréotypes familiaux, à défaut d’être rassurants.

Mardi 2 octobre

Vent puissant, une mer sublime à vous démonter le moral. Dernier bain. On range le bungalow. Bernard, amoureux tardif de la mer, me fait gentiment du chantage. L'eau est la même que dans le Sud, le plaisir des vagues immenses en plus. Je n'ai pas terminé Colomba. Le bateau part d'ici à 19 heures.

Nous avons, en définitive, choisi la S.N.C.M, retour par Marseille.

CORSICA 2012 est achevé !

Annick Rousseau

Remerciements :
A mes filles Valérie et Florence

